
Goyau, Georges

Studies

1921

Discipline

Follow this and additional works at: https://via.library.depaul.edu/vdpstd_goy

Recommended Citation

Discipline.

https://via.library.depaul.edu/vdpstd_goy/2

This Article is brought to you for free and open access by the Studies at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Goyau, Georges by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

LA DISCIPLINE DES ŒUVRES D'APRÈS LA CORRESPONDANCE DE SAINT VINCENT DE PAUL ¹

Georges Goyau

Bulletin de la Société de St-Vincent-de-Paul, N° 879, juin 1922

M. Pierre Coste, prêtre de la Mission, est en train d'édifier, à la gloire de saint Vincent de Paul, un magnifique monument ² grâce à lui, pour la première fois, nous aurons une édition complète de la Correspondance et des Entretiens, et cette édition, désormais accessible à toutes les curiosités, éclairera d'une nouvelle lumière cet admirable type de sainteté. C'est une bonne fortune pour les érudits, c'est une bonne fortune aussi pour les hommes d'œuvres, car la discipline des hommes d'œuvres, si je puis ainsi dire, trouve en saint Vincent un maître accompli. Je voudrais, des cinq volumes de Correspondance [148] aujourd'hui publiés, dégager quelques traits de cette discipline.

Ce maître qu'est Vincent a lui-même un maître, qui est Jésus-Christ, et l'on pourrait recueillir, dans cette correspondance, toute une série de lignes savoureuses, parfois imprévues, et en former un petit livret qui s'appellerait *l'Imitation de Jésus-Christ d'après saint Vincent*. Sur l'horizon de saint Vincent, se dresse toujours le Fils de Dieu: à chaque ennui qui survient, Vincent regarde, il assimile cet ennui à l'un des états par lesquels passa le Christ : il se console, il se réjouit. En 1650, à Alger, le frère Barreau tombe en servitude, et Vincent de lui écrire : «Notre Seigneur, étant descendu du ciel en terre pour la rédemption des hommes, fut pris et emprisonné par eux. Quel bonheur pour vous, Monsieur, d'être traité de même» (IV, p. 81). M. Alméras, supérieur à Rome, a des sujets d'humeur difficile, des «dyscoles», comme les nomme saint Vincent, mais patience, patience ! et saint Vincent remarque : «Notre Seigneur ne chassa pas saint Pierre pour l'avoir renié diverses fois, ni même Judas, quoiqu'il dût mourir en son péché» (IV, p. 137). Et voilà M. Alméras obligé de patienter à l'endroit de ses dyscoles. Quelques mois se passent, et voici le même supérieur, là-bas à Rome, réduit à chercher une maison : c'est une infortune que beaucoup de nos contemporains connaissent. Écoutons, pour le redire, s'il le faut, à nos contemporains, le mot consolateur que saint Vincent lui envoie : «C'est bonté de Dieu sur nous que d'avoir cette occasion d'honorer l'état de Notre-Seigneur, qui n'avait aucun logement sur terre» (IV, p. 128).

En 1635 M. Portail dans ses catéchismes, M. Lucas dans ses prédications sont humiliés; saint Vincent est heureux, et il leur écrit : «Un prêtre doit-il mourir de honte, de prétendre de la réputation dans le service qu'il rend à Dieu et de mourir dans son lit, qui voit Jésus-Christ récompensé de ses travaux par l'opprobre et le gibet» (I, p. 295). Une autre fois, il signifie au supérieur de l'une de ses maisons : «N'ayant rien à souffrir ni [149] l'âme ni le corps ne seraient pas conformes à Jésus-Christ souffrant ; et cependant cette conformité est la marque de notre prédestination» (V, p. 196). Croyez-vous qu'il va se lamenter longuement sur les Visitandines, qui, s'en allant en Pologne avec un Lazariste, sont capturées en 1653 par des corsaires anglais ? «Voilà de bonnes nouvelles, Dieu merci, commente au contraire saint Vincent. Il y a à souffrir dans les devoirs de charité, et même il est fort à craindre que le bien qu'on fait sans souffrance ne soit pas un bien parfait. Le Fils de Dieu nous montre cette vérité, ayant tant voulu souffrir en tous les biens qu'il nous a faits» (V, p.11).

Valpuseau, près d'Étampes, est devenu, du fait des guerres civiles, un vrai désert ; il y a là un petit groupe de Filles de la charité, qui se morfondent bien un peu. «Souvenez-vous, leur dit Vincent, que Notre-Seigneur a lui-même honoré la solitude, ayant voulu passer quelque temps dans le désert, comme vous savez ; or, ce nous est toujours bénédiction de nous trouver dans les états par lesquels notre bon Seigneur et maître a passé» (V, p. 410).

¹ Rapport lu par M. Georges Goyau, à l'assemblée générale des Conférences de Paris, le 30 avril 1922.

² Paris, Gabalda.

Il y a parfois un sourire dans le regard du bon saint, un sourire de persuasive malice, quand il parle de certains de ces états, de certains exemples donnés par Jésus. Pour montrer à un supérieur comment il doit se comporter avec les Frères, il lui dit : «Le Fils de Dieu traitait ses apôtres d'amis, quoiqu'ils ne fussent pas encore prêtres ; et nous voulons traiter les nôtres de serviteurs, quoiqu'il soit vrai de dire que la plupart aient plus de vertu que la plupart d'entre nous, pour le moins plus que moi ! » (III, p. 319) Je vous laisse à penser ce que dut éprouver un certain aumônier du roi, qui désirait beaucoup être évêque, et qui obsédait M. Vincent, lorsque celui-ci lui répondait : «Vous suivrez la règle de l'Église, qui ne permet pas qu'on se pousse soi-même aux dignités ecclésiastiques ; et vous imitez le Fils de Dieu, qui étant prêtre éternel, n'est pas venu néanmoins exercer cet office par lui-même, mais il a attendu que [150] son Père l'ait envoyé» (IV, p. 78). Et quelle physionomie dut faire un évêque trop processif, plaideur enragé, lorsque saint Vincent. lui envoyait cette flèche : «Pour moi, Monseigneur, j'admire Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a improuvé les procès, et qui néanmoins a bien voulu en avoir un et le perdre» (II, p. 434-435). Je ne suis pas sûr que ces lignes aient guéri le correspondant de saint Vincent de son amour pour la chicane ; mais j'augure, en revanche, que tel missionnaire de saint Vincent dut cesser d'insister pour aller visiter ses parents, lorsque en 1652 le saint lui écrivait : «Vous savez que Notre-Seigneur ne retourna point en son pays qu'une fois, et ce qui lui arriva pour lors, qui fut que les siens le voulurent précipiter du haut de la montagne en bas, ce qu'il permit, comme j'estime, pour nous représenter spirituellement les dangers où l'on s'expose par semblables visites» (IV, p. 353). J'aime ce mot : spirituellement ; saint Vincent, ici, est vraiment spirituel, dans tous les sens du terme.

Tel est saint Vincent vis-à-vis du Christ ; il feuillette sa vie,. épisode par épisode, je dirais presque minute par minute, pour y. trouver des leçons de conduite Comme fondateur d'œuvres, comme chef d'œuvres, il va donc aussi, y chercher des leçons et il les trouvera. A ceux qui le consultent pour un avis, pour une direction, il répondrait volontiers : Vous avez le Christ.

Un jour de 1626 il était parti, un peu promptement, pour une mission dans la Brie, et Louise de Marillac avait dû se passer de ses conseils : «Or sus, lui dit-il, Notre-Seigneur trouvera son compte en cette petite mortification s'il lui plaît, et fera lui-même l'office de directeur ; oui certes, il le fera, et de façon qu'il vous fera voir que c'est lui-même.» Voilà, dans la copieuse correspondance de saint Vincent avec Louise de Marillac, la première lettre que nous ayons conservée, et c'est pour lui signifier qu'elle pourra parfois se passer de lui Pareillement,. quinze mois plus tard, comme Louise de Marillac s'inquiète de la vocation ecclésiastique de son fils : «Laissez-le donc, lui écrit-il, et le livrez entièrement au vouloir et non-vouloir de [151] Notre-Seigneur. Il n'appartient qu'à lui à diriger ces petites et tendres âmes. Il y a aussi plus d'intérêt que vous, pour ce qu'il lui appartient plus qu'à vous » (I, p. 37).

Mettant ainsi les âmes soucieuses de bonnes œuvres en contact personnel avec le Christ, saint Vincent insiste sur deux grandes leçons que le Christ leur donne. Pas de hâte, voilà la première. Il écrit à M. Coglée, en 1642 : «Que Notre-Seigneur nous a fait une grande leçon de ne nous pas hâter en ce peu qu'il a voulu faire, en comparaison des apôtres et de ce qu'il pouvait, et quand il s'allait cacher au fort que les troupes le suivaient. Au nom de Dieu, Monsieur, si la nécessité nous presse de nous hâter, que ce soit lentement» (II, p. 276).

Et voici la seconde leçon : pas de bruit. Au même M. Coglée, encore en 1642 : «Le Fils de Dieu a demeuré trente ans sur la terre comme un pauvre artisan, avant que de se manifester» (II, p. 281). Pas de hâte, pas de bruit : ces deux mots résument saint Vincent fondateur, saint Vincent organisateur, saint Vincent directeur. Lorsqu'il se sent très absorbé par un projet, il se défie : il lui semble que son moi y est trop engagé, son, moi ou peut-être le diable, mais pas Dieu. Il racontait volontiers, et reedit en 1642 dans une lettre à M. Coglée, que lorsqu'il commença de songer à créer les «Messieurs de la Mission, la continuelle occupation d'esprit» que produisait en lui la hantise de cette idée l'effraya : «cela me fit défier que la chose vint de la nature ou de l'esprit malin, et je fis une retraite exprès à Soissons, afin qu'il plût à Dieu de m'ôter de l'esprit le plaisir et l'empressement que j'avais en cette affaire». Et sa maxime était : «Ne rien conclure ni entreprendre, tandis que je serais dans ces ardeurs d'espérance de vue des grands biens» (II, p. 247). Donc, pas de pétulance, et quand il se sent ainsi entraîné, il court faire une retraite, pour amortir ses impatiences. et discipliner

son imagination, pour faire taire Vincent et laisser parler Dieu. Ainsi plaira-t-il au bon Dieu, et puis, par surcroît, [152] ainsi plaira-t-il à Rome, car il sentait, avec une malicieuse perspicacité, que c'était là l'attitude séante pour réussir auprès des Romains; nous avons de lui un amusant brouillon de lettre, daté de 1642. et destiné à M. Codoing : «J'ai toujours ouï dire, lui signifie-t-il, que les Italiens sont les gens du monde les plus considérants et qui se défient le plus des personnes qui vont vite. La retenue, la patience et la douceur viennent à bout de tout parmi eux et avec le temps : et pour ce qu'ils savent que nous autres Français allons trop vite, ils nous laissent longtemps sur le pavé, sans lier avec nous... L'esprit de ce pays-là est réservé-, temporisant et considérant, aime et es.. time les personnes qui vont piano piano, et se garde extrêmement de celles qui vont vite» (II, p. 235 et 263).

Ses œuvres donc pourront n'avancer que lentement, on même pas du tout, il ne s'impatientera ni même ne s'inquiètera ; c'est affaire à Dieu. Les évêques l'assiègent en 1635 pour avoir des prédicateurs : il n'en a pas assez. Croyez-vous qu'il s'en désole ? Nullement. Il n'appartient qu'à Dieu d'être partout, écrit-il finement à M. Portail. Malgré la disette des membres, la compagnie lui paraît en fort bonne assiette, et saint Vincent continue : «O Monsieur, que je crains la multitude et la propagation, et que nous avons sujet de louer Dieu de ce qu'ils nous fait honorer le petit nombre de disciples de son Fils» (I, p. 312).

Tant pis, même, si Dieu veut certaines défections : saint Vincent, en 1642, fait remarquer à M. Dufestel que Notre-Seigneur fut abandonné de plusieurs milliers de personnes, que saint Ignace renvoya douze jésuites en une seule fois : «Dieu sait, insiste-t-il, et a fait connaître aux hommes combien il bénit plus un petit nombre choisi qu'un grand» (II, p. 318).

Pour mieux suivre pas à pas cette Providence, saint Vincent la regarde, il la suit dans sa propre vie à lui Vincent, dans la vie de ses œuvres, dans les saints livres, comme plus tard Joseph de Maistre la regardera et la suivra dans l'histoire universelle; et les conclusions de saint Vincent sur le gouvernement [153] de la Providence convergent très curieusement avec celles qu'émettra de Maistre dans les *Soirées de St-Pétersbourg* et dans sa correspondance. «Les affaires de Dieu, écrit-il à M. Codoing en 1642, se font peu à peu et quasi imperceptiblement, et son esprit n'est pas violent ni tempestif» (II, p. 226). «Dieu bénit toujours beaucoup mieux les commencements humbles que ceux qui ont de l'éclat», écrit-il à M. Codoing en 1642 (II, p. 281). Et une autre fois car ce M. Codoing avait évidemment grand besoin d'être persuadé de cette vérité : «Dieu bénit toujours mieux les commencements plus humbles que ceux qui carillonnent» (II, p. 314). Probablement, M. Codoing persistait-il à vouloir carillonner, car saint Vincent lui redisait en 1643 : «Je souhaite que votre établissement ne soit pas fastueux ni paraissant. Les œuvres de Dieu se font de la sorte et celles du monde au contraire» (II, p. 387).

«Ne vous laissez point emporter, écrit-il une autre fois, à l'impétuosité des mouvements de l'esprit. Les choses de Dieu se font par elles-mêmes et la vraie sagesse consiste à suivre la Providence pas à pas. Qui s'empresse recule aux choses de Dieu» (II, p. 473). Ne pas enjamber sur la Providence (I, p. 68-69), c'est un conseil qu'il donne à Louise de Marillac dès le début de leur correspondance ; et ce conseil, bien souvent, fut renouvelé à ses missionnaires. «Faites doucement», redit-il volontiers à Louise en se retranchant derrière «l'exemple de notre bienheureux père M. de Genève» (I, p. 289 et 384). Et si M. Escart, le missionnaire d'Annecy, lui paraît avoir un zèle un peu inconsidéré, un peu âpre, un peu aigre, il lui rappelle que Marthe, déjà, murmurait contre «la sainte oisiveté et la sensualité de sa chère sœur Madeleine et la regardait comme si elle faisait mal de ne pas s'empresse comme elle pour traiter Notre-Seigneur ; et voilà que Notre-Seigneur déclare l'oisiveté et la sensualité de [154] Madeleine lui être plus agréables que le zèle moins discret de sainte Marthe» (II, p.71).

On ne s'inquiètera pas à l'excès, donc, de la médiocrité et de l'imperfection des œuvres qui commencent. «La grâce, écrit-il en 1615 à M. Dehorgny, imite la nature en plusieurs choses, laquelle les fait naïtre brutes et mal agréables ; mais avec le temps elle les perfectionne» (III, p. 187). On dirait que c'est une jouissance pour saint Vincent de regarder le Tout-Puissant agir lentement agir discrètement dans tous les domaines, dans celui de la nature et dans celui de la surnature. Voyez, en 1653, cette curieuse comparaison dans une lettre à M. Ozenne, le supérieur de

Varsovie :

«La nature fait prendre des racines profondes aux arbres avant que de leur faire porter du fruit, et cela même elle le fait peu à peu. Notre Seigneur en a usé de la sorte en sa mission, ayant mené une vie cachée un fort long temps avant que de se manifester et de s'employer aux œuvres de notre rédemption» (V, p. 248).

Pourquoi Saint-Vincent cite-t-il cette double et volontaire lenteur du Dieu Créateur du monde et du Christ incarné ? Pour dissuader M. de Fleury d'une certaine intempérance de zèle pour l'extension de la compagnie. Il redit à M. Alméras, à Rome, en 1650 : «Les œuvres de Dieu ne se font pas quand nous les souhaitons, mais lorsqu'il lui plaît. Croyez-vous que les Jésuites aient négligé quelque chose quand ils sont venus à Paris, pour avoir une prompt permission de s'y établir ? Ils ont été quatre ans sans voir aucun fruit de leurs sollicitations et de leur adresse» (III, p. 626).

Attendez toujours avec patience l'évidence de sa sainte et adorable volonté, commande-t-il à Louise de Marillac dès sa première lettre ; et un peu plus tard, lorsqu'elle l'obsède de projets un peu trop hâtifs, il reprend : «Quant au reste, je vous prie une fois pour toutes de n'y point penser, jusques à ce [155] que Notre-Seigneur fasse paraître qu'il le veut. » Et voilà que les exemples se pressent, sous sa plume, pour montrer comment Dieu dispose : Saul cherchait une ânesse, il trouva un royaume, saint Louis, la conquête de la terre sainte, et il trouva la conquête de soi-même et la couronne du ciel» (I, p. 113).

Vincent d'ailleurs est aux aguets, pour épier l'heure où il lui apparaît que Dieu veut qu'on agisse.

Une riche libéralité qui soudainement vient aider la maison de la Mission lui semble comme une confirmation du vouloir de Dieu sur les missionnaires. «O Monsieur, écrit-il à M. Codoing, cela ne vous attendrit-il pas le cour de voir l'ordre que Dieu tient pour nous consoler temporellement et spirituellement ! D'autrefois il a voulu confirmer de vive voix la règle de saint François et à présent par bienfaits l'esprit de cette pauvre compagnie ! » (II, p. 103)

Vincent attend l'impulsion de Dieu, il l'attend, avec une oreille toujours tendue, avec un regard toujours interrogateur, avec une méditation toujours prête à se transformer en action, il l'attend avec vigilance mais avec calme, sans oisiveté mais sans agitation, et son attente même est un hommage à Dieu, comme le sera demain son action.

Il n'aime pas beaucoup que l'homme se propose, indiscrètement à Dieu comme instrument. Mais il n'admet pas davantage que l'homme se dérobe aux dispositions de Dieu. Signifiant à l'un de ses missionnaires, M. Benoît Bécu, qu'il faut qu'il s'en aille de Richelieu à Notre-Dame de la Rose : «La nouveauté de l'emploi, ajoute-t-il, vous fera appréhender. Ressouvenez-vous que Notre Seigneur sera votre directeur et votre direction et que vous pouvez toutes choses avec lui. Jérémie était un enfant qui ne savait que dire à Dieu : *Domine, nescio loqui*» (I, p. 598-599). Saint Vincent prouvait aux âmes son amour en les mettant, dans sa prière, à la disposition de Dieu : écrivant à une Visitandine, Mère de la Trinité, il lui raconte une lecture faite au réfectoire ; et c'est cette lecture, ajoute-t-il, qui m'a fait offrir à [156] Dieu la disposition de votre personne pour les lieux et en la manière qu'il le trouve plus expédient pour sa gloire». Et Dieu n'exauça pas les désirs de la Visitandine, qui aurait bien voulu retourner «en son gîte» à Paris : il accepta l'offrande que saint Vincent lui faisait d'elle et la maintint dans son poste de Troyes, où elle devait mourir.

Saint Vincent donc se montre pareillement scrupuleux à ne jamais précéder la volonté de Dieu, encore imparfaitement connue, et à ne jamais différer de suivre cette volonté, dès la seconde où elle s'est révélée ; et ces maximes mêmes préservent saint Vincent d'un péril qui guette parfois les œuvres, du péril de jalousie à l'égard des autres œuvres. Si Dieu veut que le bien soit fait par un autre, par d'autres, Dieu soit béni ! saint Vincent di Amen. En 1642, parlant à M. Codoing des progrès que font les prêtres de M. Olier, il ajoute : «Qu'il nous importera peu, quand nous serons au ciel, s'il plaît à Dieu me faire la grâce d'y aller, par qui Notre Seigneur sera glorifié, pourvu qu'il le soit. Oh ! certes, il n'y a point là de *Meum et Teum* ! » (II, p. 274) Dix ans plus tard, il redit à M. Dehorgny «Nous devons désirer que tout le monde prophétise et que les ouvriers évangéliques se multiplient... Nous sommes de chétifs ouvriers en l'Église de Dieu, qui devons nous réjouir quand il

y appelle de meilleurs que nous (IV, p. 363 et 399).

Donc, pas d'intrigues, même pas pour lutter contre d'autres intrigues. «Quand toute la terre s'élèverait pour nous détruire, écrit-il en 1652 à M. le Vazeux, il n'en sera que ce qu'il plaira à Dieu» (IV, p. 393). Il va jusqu'à écrire à M. Ozenne : «Dieu permet quelquefois que ses serviteurs se contredisent et qu'une compagnie en persécute une autre, et il y a bien plus de mal qu'on ne pense à cela, quoiqu'ils aient tous bonne intention, mais il y a toujours un grand bien pour ceux qui s'humilient, et ne résistent pas. Dieu nous fasse la grâce d'être de ce nombre ! » (V, p. 138) Un jour de 1655, dans un village de Seine-et-Oise, un missionnaire [157] de saint Vincent se trouvait en concurrence avec un Cordelier pour la prédication d'une mission. Vincent lui conseille de s'effacer... «Oui, mais me direz-vous, si nous cédon, l'on nous fera la même niche partout où nous irons, aux carêmes et aux avents ; et nous voilà dans le mépris. N'importe ; nous ne sommes pas vrais chrétiens si nous n'embrassons et chérissons tendrement les moqueries dont l'on nous chargera» (V, p. 477-478).

Une fois seulement, au cours des cinq volumes publiés, nous voyons Saint Vincent entrer en conflit avec une congrégation mais pourquoi ? L'évêque de Saint-Malo avait installé ses prêtres à la tête d'un séminaire dans l'abbaye bénédictine de Saint-Méen, et les bénédictins voulaient faire vider le terrain aux prêtres de M. Vincent. Alors M. Vincent de remontrer au supérieur de Saint-Méen, M. Bourdet, que c'est l'évêque qui les a appelés là, que ces bénédictins-là ne satisfaisaient plus aux besoins ecclésiastiques pour lesquels ils avaient été créés et qui justifiaient leur possession de cet immeuble, et que dès lors, les missionnaires dussent-ils être décriés, dussent-ils souffrir, la justice leur commande de rester là, bon gré mal gré. Une fin voulue par l'évêque un séminaire à diriger, une fin que les Messieurs de Saint-Lazare pouvaient réaliser et dont les Bénédictins étaient notoirement insouciant ; c'était là, aux yeux de saint Vincent, un argument décisif pour rester. Mais quant à jalouser des congrégations ou des œuvres qui poursuivaient la même fin que lui, il s'y refusait.

Toutes ces œuvres de Saint Vincent sont tellement livrées à la merci de Dieu, qu'il répudie toutes les petites industries humaines – trop humaines – susceptibles d'en assurer ou d'en aider la prospérité. Pas de simulation, pas de feintise, écrit-il en 1655, à M. Chiroye, supérieur à Luçon. «Pline le Jeune rapporte que les premiers chrétiens avaient coutume de ne rien faire en cachette, ni d'user d'équivoque» (V, p. 446). Pas de ces virements de fonds qui ressemblent parfois à d'audacieuses désaffectations ; sous aucun prétexte de charité saint Vincent ne les permet : [158] «Il n'y a point de charité, écrit-il en 1640 à M. du Coudray, qui ne soit accompagnée de justice ni qui nous permette de faire plus que nous pouvons raisonnablement» (I, p. 54). Arrière donc les mesquins artifices par lesquels l'initiative humaine s'efforcerait de passer outre aux lenteurs de Dieu ou de violenter les obstacles voulus par Dieu ! On ne se buttera pas contre le fait acquis, contre l'inévitable, comme on se cognerait la tête contre un mur. M. Coglée, le supérieur de la maison de Sedan, était désolé du choix d'un certain prêtre pour une cure... «Il faut adorer la conduite de Dieu, lui remontrait tout doucement saint Vincent. Il y a de certaines choses qu'elle permet qui portent plus de fruit qu'on ne s'en promet, et il faut toujours se soumettre aux affaires qu'on ne peut éviter et qui n'ont plus de remède, comme celle-là» (IV, p.367).

Les années se passent : à la faveur de ces maximes, Vincent multiplie les merveilles. Rétrospectivement saint Vincent «repasser par dessus toutes les choses principales qui se sont passées en cette compagnie» ; et il écrit à M. Codoing, en 1641 : «Il me semble, et c'est très démonstratif, que si elles se fussent faites avant qu'elles l'ont été, qu'elles n'auraient pas été bien. Je dis cela de toutes, sans en excepter pas une seule. C'est pourquoi j'ai une dévotion particulière de suivre pas à pas l'adorable providence de Dieu» (II, p. 208). Et voici survenir, neuf ans plus tard, comme un résumé lumineux de sa vie et de son âme, la célèbre lettre à Philippe Le Vacher : «Le bien que Dieu veut se fait quasi de lui-même sans qu'on y pense ; c'est comme cela que notre congrégation a pris naissance, que la compagnie des Filles de la Charité a été faite, que celle des dames pour l'assistance des pauvres de l'Hôtel-Dieu de Paris et des malades des paroisses s'est établie, que l'on a pris soin des enfants trouvés, et qu'enfin toutes les œuvres dont nous nous trouvons à présent chargés ont été mises au jour. Et rien de tout cela n'a été entrepris avec dessein

de notre part ; mais Dieu, qui voulait être servi en telles occasions, [159] les a lui-même suscitées insensiblement, et s'il s'est servi de nous, nous ne savions pourtant où cela allait. C'est pourquoi nous le laissons faire, bien loin de nous empresser dans le progrès, non plus que dans le commencement de ces œuvres... Soyez plutôt pâtissant qu'agissant» (IV, p. 122-123).

Être plus pâtissant qu'agissant, ce mot condense la philosophie de l'un des plus admirables hommes d'action que nous montre l'histoire de la civilisation chrétienne. Mais lorsqu'il est «*pâtissant*», lorsqu'il demande à ses fils, à ses filles, d'être des pâtissants, est-ce à proprement parler, une passivité qu'il leur demande ? Non, croyons-nous, il souhaite que leur méthode de souffrir et d'attendre, de supporter et de temporiser, de patienter et de pâtir, se conforme, par une active résignation, aux exemples mêmes donnés par le Christ ; que cette méthode, comme il le recommande un jour à Louise de Marillac, honore les heures où le fils de Dieu, au lieu d'agir, restait «dans le non-faire» (I, p. 62) ; et patience et souffrance, ainsi conçues, deviennent des actions, de même qu'autrefois et pour toute la suite des siècles la souffrance du Christ fut la plus souveraine des actions.

Georges Goyau

Bulletin de la Société de St-Vincent-de-Paul, N° 879, juin 1922, pp. 147-159.

Scanné le 3 mars 2007